

## Tamazight dans l'environnement à El Kseur

**Mustapha TIDJET**

*Centre de Recherche en Langue et Culture Amazighes  
(CRLCA-Université Abderrehmane Mira- Bejaia)*

La revendication culturelle amazighe, au moins en Kabylie, remonte au mouvement national algérien, surtout parmi les militants nationalistes kabyles du PPA (Parti du Peuple Algérien), le parti le plus radicale sur la question de l'indépendance du pays. Il est à noter qu'aussi bien les responsables de ce grand parti du mouvement national que les autorités des pouvoirs publics de l'Algérie indépendante n'ont daigné intégrer la composante amazighe dans la définition de l'identité algérienne. A l'indépendance, Ahmed Ben Bella, « le premier président du pays, dénommée entre temps République Algérienne Démocratique et Populaire (RADP), annonça dès sa prise de pouvoir, que l'Algérie est exclusivement arabe. Toute référence à une autre composante de l'identité est bannie » (Tidjet, 2020 : 34), « le processus totalisation était, dès lors, enclenché : arabisation de l'enseignement, de l'appareil judiciaire, de l'administration, de l'état civil, de l'environnement » (Morsly, 1983 : 239). Il a fallu attendre 2002 pour que la langue amazighe soit reconnue comme langue nationale et la révision constitutionnelle de 2016 pour qu'elle devienne institutionnellement langue nationale et officielle.

Le fait que les pouvoirs publics aient longtemps tergiversé avant de reconnaître que tamazight est une composante de l'identité, et de faire une place à cette langue millénaire dans les institutions algériennes, a contribué à l'exacerbation du conflit linguistique en un conflit social et sociétal autour de la langue, c'est comme conséquence à cet état qu'un député, élu du peuple à l'assemblée

populaire nationale, se permet d'annoncer dans une déclaration publique : « si ma fille accepte d'étudier cette langue(en référence à la langue amazighe), je la tue », en réponse, il est apparu une effervescence au sein des populations de la région, une rumeur a même circulé sur des préparatifs pour boycotter l'enseignement de l'arabe. La région est passée à un cheveu de refaire l'expérience de « la grève du cartable » déjà vécue en 1994/95.

Comme signe apparent du mécontentement, nous relevons le barbouillage des parties transcrites en arabe des panneaux de signalisation routière. En effet, il ya des périodes où ce griffonnage se renforce et se généralise même, c'était le cas pendant la crise des années quatre-vingt-dix, le même phénomène réapparaît avec le mouvement dit « des Arouches » en 2001 et encore une fois en 2017/2018. Aujourd'hui, le phénomène s'estompe de plus en plus, me paraît-il<sup>1</sup>.

On convient donc que l'étude d'un phénomène sociale est toujours très complexe. Il faut faire appel à une myriade de branches scientifiques et d'outils méthodologiques, ce que nous n'avons pas la prétention de réaliser ici, nous n'avons ni les moyens, ni le temps ni la compétence. Nous allons donc nous contenter d'interroger les plaques des devantures des établissements (publics et privés) qui ont jugé utile d'introduire tamazight comme langue (seule ou avec d'autres langues) sur leurs enseignes. Nous faisons notre la problématique de Lajarge et Moïse : « Pouvons-nous lire dans l'espace urbain ce qui se joue actuellement dans la ville, en se concentrant sur une partie seulement de ce qui est donné à voir, à savoir les enseignes de magasins ? » (Lajarge et Moïse, 2005 : 98), sauf que nous allons restreindre notre corpus aux enseignes ayant tamazight comme langue ou l'une des langues utilisées et en y incluant les inscriptions murales et les graffitis. Nous allons nous contenter d'interroger les inscriptions elles-mêmes et essayer de décoder

les messages qui peuvent s'y être insérés. Que peuvent bien signifier ces différentes manières de représenter une seule et même langue ? Pourquoi est-ce que des personnes anonymes accouchent des graffitis en tamazight sur des murs ?

Pour atteindre cet objectif, nous avons fait le tour de la ville d'El Kseur et pris des photos des enseignes et des endroits où nous avons constaté la présence graphique de tamazight (dont certaines sont reproduites infra comme exemples).

Il n'y a pas un seul type d'établissement qui utilise cette langue, nous l'avons relevée sur les enseignes des devantures :

Des administrations publiques

Des entreprises publiques économiques

Des institutions publiques d'enseignement (primaires, collèges, lycées)

Des enseignes de locaux commerciaux

Mais elle est également visible sur des façades de murs sous formes de graffitis et de gribouillis.

### **La localité**

Pourquoi la ville d'ElKseur ? Le choix de cette ville n'est, évidemment, pas anodin. D'abord, au plan purement méthodologique, c'est une ville que nous connaissons et la « connaissance du terrain est un facteur important dans la réussite d'une recherche en sciences sociales. D'abord au plan subjectif, on a toujours envie de connaître le milieu qui nous est le plus proche avant d'aller plus loin. Nos premières curiosités sont aiguës par ce Milieu [...]. Ensuite cette connaissance nous facilite l'accès au terrain » (Tidjet, 2013 : 28). Grace à la connaissance de cette ville, qui est mon lieu de résidence, je sais exactement où trouver les inscriptions objet de cette étude. Mais ce choix est également suggéré par l'importance que la ville a

occupée durant les évènements de 2001 et sa situation géographique, carrefour entre plusieurs communes rurales, est un facteur non négligeable qui lui a conféré cette importance.

El Kseur est une petite ville de la vallée de la Soummam qui a connu de forts heurts entre les populations et les services de sécurité durant le mouvement populaire du « printemps noir de 2001 » qui a embrasé toute la région de Kabylie. Elle a donné son nom au plus important document élaboré durant ces évènements, connus sous le nom de « plate-forme n Leqser ». C'est une sorte de charte élaborée par les principaux animateurs du mouvement, dans laquelle ont été consignées les principales revendications de ce mouvement d'une part et, d'autre part, utilisée pour entériner l'organisation du mouvement sous la bannière des « *eruc* ».

Le terme « *leeruc* » est le nom local pour signifier *tribus*. Il était utilisé en 2001 pour signifier que le mouvement était transpartisan, c'est-à-dire qu'il n'était inféodé à aucun des partis activant en Kabylie, mais qu'il englobait tous les citoyens, au-delà de leur appartenance partisane.

En réalité l'organisation tribale a disparu depuis longtemps déjà, et ce n'est pas une chose qui peut s'improviser du jour au lendemain. Ce qui était appelé ainsi était une sorte de structure communale constituée de comités de villages, dont le plus grand nombre était créé spécifiquement pour assumer cette tâche<sup>2</sup>.

Cette petite ville était le centre urbain où se déversaient tous les jeunes des communes avoisinantes pour en découdre avec la police. Les heurts étaient particulièrement violents et ont conduit à la mort de trois jeunes. Un monument commémoratif est élevé à la mémoire de ces jeunes. Il est érigé au centre-ville dans une place qui porte le nom de « place du printemps noir 2001 ». Au soir du 20 avril de chaque année, la population, les autorités de la commune, et les élus en général (APC, APW et APN) se

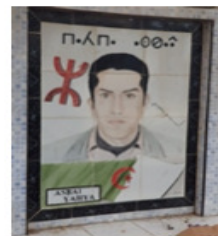
rassemblent dans cette placette avec des prises de parole pour évoquer les événements et parler des voies et moyens nécessaires « pour continuer la lutte jusqu'à satisfaction totale des revendications de 2001, pour que le sacrifice des martyres ne soit pas vain ». C'est pour tout cela que mon choix s'est porté sur cette ville.

### **Le monument aux martyrs du printemps noir**

Comme évoqué supra, la ville d'El Kseur a érigé un monument à la mémoire des martyres du printemps noir 2001 au centre d'une place portant ce nom.



Autour du monument on trouve immortalisés les images représentant les trois jeunes décédés dans cette ville pendant ces tragiques événements.



Nous remarquerons immédiatement que les inscriptions portées sur les quatre images ne se ressemblent pas du tout. Le nom de la placette est transcrit en caractères latins mais sans le respect des transcriptions plus ou moins normalisées en ces caractères. Je pense qu'il s'agit plus d'une inscription imposée par un lettré en français sans aucune initiation à la langue amazighe. C'est

une forme d'écriture qui est dépassée depuis « le cours de langue kabyle » de Boulifa. Alors que sur les images on a utilisé les caractères *tifinaghs* et là la notation est assez conforme aux règles d'écritures de tamazight.

## Les administrations publiques

Ce qui est à relever de prime à bord, est que ces administrations portent toutes des inscriptions en tamazight. Si sur le plan formelle, les plaques sont presque totalement normalisées (elles sont pratiquement toutes élaborées de la même manière), avec de simples variations de couleurs entre le bleu (rare) et surtout le noir, ce qui laisse à penser qu'il y a une norme à laquelle les administrations se conforment. A l'inverse, leur contenu, c'est-à-dire les inscriptions proprement dites, il est très varié et diffère beaucoup d'une plaque à l'autre. Je suppose que la décision revient, en fin de compte, au responsable du moment, à la personne qui en fait la commande ou carrément au fournisseur de l'enseigne<sup>3</sup>.

## L'assemblée populaire communale

Il n'y a pas un usage homogène de tamazight dans les espaces gérés par l'APC. Ainsi, les inscriptions sont en caractères latins au niveau du siège



de l'APC lui-même, de son annexe et sur les plaques routières placées aux frontières de la commune (au niveau des différentes routes allant vers la ville). Chacune de ces routes est bordée de deux plaques, l'une est placée dans le sens menant vers la ville pour souhaiter la bienvenue aux passants (*ansuf yiswen yer tyiwant n Leqser*) et une dans l'autre sens les remerciant pour leur visite (*Tanemirt yef tirza nwen yer tyiwant n Leqser*).



Par contre d'autres établissements rattachés à cette APC ont eu recours aux caractères *tifinaghs*, à l'instar de la crèche communale, la bibliothèque communale, le centre de proximité des impôts...



Il est à relever l'existence de certains autres établissements, qui ne sont pas directement gérés par le personnel de la commune, à l'instar de la salle de cinéma et du cimetière, dont les plaques sont transcrites en caractères *tifinaghs*, et d'autres, à l'exemple de la maison de la culture, se sont servis de l'alphabet latin.

### Les écoles

Comme il fallait bien s'y attendre, toutes les écoles, exception faite du CEM « Chouhada frères Drir », ont eu recours à l'alphabet latin. Les règles de la notation usuelle<sup>4</sup> sont bien respectées dans l'ensemble.



## Les associations

Le choix fait par le mouvement associatif semble tranché pour le latin. Le caractère national, comme c'est le cas de la branche d'El Kseur de l'association des handicapés, ou communal, à l'instar de l'Association Touristique et Culturelle *Tiklat*, n'a aucune incidence sur le choix de l'écriture adoptée.



## Les entreprises économiques

Les entreprises économiques de l'Etat ont toutes eu recours aux caractères *tifinaghs*, par contre le privé est partagé, certains utilisent les *tifinaghs* d'autres le latin, on a même trouvé un restaurant utilisant les deux : au-dessus, ce qui peut sembler comme étant le nom « propre » en quelque sorte, il a utilisé les caractères latins, en bas, sur le mur est inscrite la formule de bienvenue *ansuf yeswen* « soyez les bienvenus » avec les deux alphabets.





## Inscriptions murales

On regroupe dans cette catégorie les inscriptions sous formes de gribouillis portés à la va vite sur des murs et d'autres inscriptions plus ou moins élaborées.



En fait les choses les plus intéressantes à relever se retrouvent au niveau de ces interventions libres et quasi-spontanées de la population. On retrouve d'abord la lettre représentant le Z des *tifinaghs*, signe emblématique de l'identité amazighe. Il est généralement appelé *zed imazighen* « le zed amazigh », que les détracteurs de cette identité dénomment en arabe populaire *ferchita* « fourchette ». Au plan géographique, c'est un symbole transnational qu'on retrouve dans toute l'aire de tamazgha (Algérie, Maroc, Lybie...), et même au-delà, partout où se trouve la revendication amazighe. Au plan idéologique, il dépasse l'appartenance politique (il est porté sur des fanions pratiquement dans tous les mouvements populaires, y compris les mouvements d'ampleur national à l'instar du *hirak*, et à toute occasion de rassemblements de populations d'une certaine ampleur comme durant les rencontres sportives des différents clubs de Kabylie<sup>5</sup>...). Sous forme de graffitis, il est présent sur tous les murs qui ne sont pas encore repeint, pas seulement à El Kseur, mais dans toutes les villes et villages de la région.

Il fait aussi office de desseins artistiques : il est peint seul entre deux cruches en terre cuite sur une murette, il est aussi forgé avec du fer et mis sur un support au-dessus de la murette ; dans un autre endroit, c'est une fresque murale symbolisant un arbre qui a comme racine le mot « amazigh » (écrit en latin), alors que sur les côtés, en langue française, il est porté la remarque suivante : « l'arbre suit sa racine ».

Nous trouvons également des slogans politiques. Celui qui domine par sa présence est évidemment *ulac l'vot* « pas d'élections » qui revient à chaque période électorale. Depuis que les élections pluralistes sont instaurées en Algérie, elles sont rares celles où il n'y a pas eu d'appel au boycott, si ce n'est pas l'un des partis les plus représentés en Kabylie, c'est la société civile qui prend le relais de sorte que l'écriture de ce slogan sur les murs est à chaque fois renouvelée.

D'autres écritures murales peuvent se rencontrer sporadiquement, à l'instar de ce *selea leali* « la bonne marchandise » qui semble être un spot publicitaire.

### **Analyse**

Nous pensons qu'il serait plus utile, dans ce genre d'études, de faire appel à la sémiotique. « Une analyse sémiotique, menée à son terme, aboutit [...] à une linguistique du visuel. Elle isole, non par inférence, mais bien par déduction, des traits, certes spécifiques aux œuvres étudiées mais qui sont en même temps à verser au nombre des caractéristiques générales des messages visuels et par conséquent éventuellement disponibles pour d'autres expériences expressives, menées par d'autres créateurs » (Hénault, 2008 : 15).

Nous allons donc interroger la valeur symbolique des écritures plutôt que de recourir aux approches de la linguistique structurale qui ne voient dans les signes linguistiques que leurs

composants Saussuriens que sont le signifiant et le signifié. Le signifié, ici, ne peut être que le référent auquel renvoie le signe. En tant que tel, nous n'avons pas grand-chose à apprendre de ces signes. En effet, l'inscription au-dessus d'un portail de lycée ne peut renvoyer qu'au lycée, ce qui est d'ailleurs souvent confirmé par les deux autres langues en présence que sont l'arabe et le français, c'est aussi le cas pour le collège, le primaire, une maison de la culture, le siège de la commune, une banque, une agence d'assurance... On peut, à la limite, avoir un avis sur les termes choisis pour désigner tous ces référents, mais ceci est d'une importance minime pour notre étude, nous allons cependant faire quelques remarques que nous jugeons pertinentes à la fin de cette rubrique.

Nous savons qu'il n'y a pas d'injonctions directes des autorités centrales quant à l'alphabet qu'il faut utiliser pour écrire tamazight, mais une pression indirecte se fait ressentir tout de même. L'utilisation des trois graphies dans les manuels scolaires en est un exemple. Et pourtant les responsables des établissements scolaires n'ont pas suivi cette voie, au contraire, dans leur écrasante majorité, ils ont suivi la tendance générale de la région en utilisant la notation usuelle. La conception est certainement laissée aux enseignants.

D'un autre côté, toutes les administrations centrales, y compris les ministères, utilisent les *tifinaghs*, le fronton de la wilaya de Bejaia, et même celui de la daïra d'El Kseur, sont embellis avec des *tifinaghs* et c'est le cas aussi des directions des entreprises publiques économiques<sup>6</sup>. C'est pour cette raison qu'il y a cette homogénéité des enseignes au niveau local.

Cependant il semble que les élus de la commune d'El Kseur ne se soient pas soumis aux différentes pressions, même indirectes, des autorités centrales et locales<sup>7</sup>. A première vue, il paraît que les décisions subissent la seule influence des décideurs

communaux du moment, c'est-à-dire les élus qui, eux, changent périodiquement selon la durée du mandat. C'est pour cette raison que nous remarquons la présence de la polygraphie et même de la poly-orthographe au niveau des plaques et des enseignes.

Mais nous croyons déceler une évolution dans le temps, car « la dénomination ne dépend pas seulement de l'espace mais aussi du temps, en effet elle n'est pas exclusivement spatiale, elle est aussi temporelle, puisque comme on l'a déjà signalé, elle véhicule une information de l'idéologie dominante du moment » (Atoui, 1998 : 12). En effet, comment se fait-il que toutes les infrastructures nouvellement réalisées aient utilisé les *tifinaghs* ? Nous pensons déceler ici une influence sournoise du pouvoir central qui, comme un rouleau compresseur, ne rate rien sur son passage. Elle n'est certes pas directe, mais elle s'insinue partout, à tous les niveaux décisionnels, discrètement et sans bruit mais de façon inéluctable. Tout se normalise en fin de compte.

Bien sur ces inscriptions sont réalisées par des concepteurs, mais elles s'adressent plutôt aux passants, donc « il ne pourra s'agir de se focaliser uniquement sur la dimension matérielle de ces images, mais de considérer que les représentations matérielles sont des invitations à interpréter, des sollicitations à entrer sur le marché des valeurs, à négocier, à échanger les valeurs conférées à ces représentations » (Robillard, 2005 : 135). Et de ce point de vue, la signification que prennent les choses, nous devrions dire les enseignes, changent. C'est là que la définition praxématique du sens est la plus significative : « la linguistique praxématique propose de définir le sens non comme un contenu, mais comme un processus dynamique et conflictuel, référé aux conditions pratiques où se construit le message » (Barbérís, 2007 : 77). Ainsi les *tifinaghs* qui furent un temps un symbole de défiance absolue vis-à-vis des pouvoirs centraux symbolisent aujourd'hui une forme de neutralité, comme dit l'adage : « je ne suis ni pour,

ni contre, mais bien au contraire ». Ainsi donc, l'utilisation des *tifinaghs* en période actuel, est un message double : il s'adresse aux responsables pour leur dire « je suis dans la norme » et aux populations locales pour dire « je suis pour la cause ». C'est pour cela que toutes les institutions, administratives ou économiques, qui sont d'une manière quelconque en relation avec l'Etat utilisent les *tifinaghs*.

Un autre indice de cette évolution se remarque au niveau de la maîtrise de la langue. Ainsi, l'inscription du siège de l'APC est « *asqemu ayerfan ayiwan n'leqser* » pour rendre « assemblée populaire communale d'El Kseur », il y a deux constats qui militent pour l'ancienneté de cette écriture. Le premier est la notation d'une apostrophe après le *n* « de » qui a disparu des notations actuelles. Le second est la traduction de l'adjectif *communale* par un autre adjectif *ayiwan*, un calque qui ne se fait plus, il est partout remplacé par le syntagme nominal *n tyiwan* « de la commune ».

Il est aussi intéressant d'évoquer les deux restaurants. L'un d'eux, « le restaurant wootchy », utilise le mot kabyle comme un nom propre qui est d'ailleurs transcrit de manière inattendue (depuis Venture de Paradis jusqu'aux propositions de notations les plus récentes, on n'a pas rencontré ce type d'écriture), une sorte d'écriture ou se mélangent, à mon avis, un certain exotisme par sa ressemblance formelle avec des mots anglais, et probablement aussi l'intention de brouiller l'origine linguistique du mot<sup>8</sup>, une sorte d'intrigue, un usage en nom propre qui est sensé en faire un désignateur rigide sans signification intrinsèque, mais il est en réalité surchargé en significations implicites : « le renvoi à un référent unique, fait parler de « désignateur rigide », et motive l'affirmation, longtemps soutenue, selon laquelle le nom propre opérerait une référence mais n'aurait pas de sens. Ce sont là des évidences fallacieuses qui résultent d'observations rapides et appellent d'être

corrigées » (Siblot, 2006 : 150). Le message explicite est porté par ce qui est placé comme un générique, *le restaurant*, qui est un mot français.

Par contre l'autre, « Taneččit n Tilelli », il n'utilise que des néologismes « qui rendent le message incompréhensible, ce qui est complètement paradoxal pour ce type d'écrits dont la fonction première est d'informer » (Taleb-Ibrahimi, 2002 : 12). Dans cet établissement, celui qui l'a dénommé va au-delà d'une simple attribution de nom. D'une part, il montre qu'il maîtrise parfaitement la notation usuelle de tamazight et, d'autre part, il fait office de terminologue en utilisant un néologisme, le terme *taneččit*<sup>9</sup>, pour dénommer « restaurant ».

Cependant tous les deux ont en commun le choix du radical kabyle *ečč* « manger » pour forger des noms à leurs commerces et l'utilisation des caractères latins, ceci en lui-même est porteur de signification, comme on vient de le voir supra, « dans un contexte diglossique, nommer dans une langue ou dans l'autre constitue en soi un choix producteur de sens » (Barbéris, 2007 : 80). Ici le choix du caractère d'écriture est porteur de sens, mais le sens étymologique du mot est lui aussi mobilisé, ce qui en fait un porteur de plusieurs messages : un message fonctionnel qui exprime la nature de l'établissement, un double message politique qui s'adresse aussi bien au pouvoir central qu'aux différentes tendances du mouvement identitaire, il montre à lui seul une prise de position, un point de vue ... « dans la mesure où nous ne pouvons désigner les choses *pour elles-mêmes*, et que nous les nommons *pour nous*, ces nominations disent nos rapports aux choses et non les choses *en elles-mêmes*. À travers la désignation de l'objet nommé, nous exprimons à son égard un *point de vue* » (Siblot, 2007 : 38).

## Conclusion

Le choix du caractère et même de l'orthographe sont souvent liés à des prises de positions politiques et/ou idéologiques. A travers des signes, on tente de montrer un point de vue sur l'identité, un engagement et parfois une opinion politique, mais il arrive que ce soit une sorte de publicité (l'expression *Selea leali* « la bonne marchandise » en est un parfait exemple). Il y a bien sûr le message directe porté par la signification linguistique qui est une publicité sur la marchandise elle-même, mais le message le plus important est indirecte, il est symbolisé par le choix de la langue et des caractères d'écriture : « je suis un militant, venez donc pour acheter ma marchandise », une sorte d'appel à une entre-aide entre des militants du même bord, solidarité militante en quelque sorte. Cette interprétation peut être supposée pour l'ensemble des établissements privés, sans négliger que leur engagement pour la cause amazighe soit réelle. Il se peut même que certains d'entre eux, surtout pour les plus anciens, aient pris des risques réels en assumant ouvertement et en affichant publiquement leur appartenance militante. Le berbérisme fut pendant longtemps un délit, une atteinte à l'unité nationale, et « l'accusation sera portée par la berbérité tel un stigmatisme au fer rouge qu'on opposera sans cesse à la revendication de la reconnaissance de la langue et de l'identité berbères en Algérie et au Maroc » (Kahlouche, 1999 : 185). Le risque de sa résurgence n'est pas complètement écarté, il suffit de se rappeler le sort réservé aux porteurs de l'étendard amazigh durant le *hirak* en 2018/2019.

Quoi qu'on puisse déduire de ces écritures, des significations à attribuer à des actes supposés, des enseignements qu'on peut croire en tirer, des hypothèses qu'on peut avancer, « nous considérons que les seules enseignes ne peuvent suffire et que le quartier<sup>10</sup> devra être saisi par ce qu'en disent les habitants et donc par sa mise en discours, les histoires racontées, les

imageries véhiculées » (Lajarge et Moïse, 2005 : 103). Pour vérifier nos interprétations, il aurait fallu les croiser avec les réponses des personnes qui étaient à l'origine de ces écritures, chose qui ne nous est pas accessible pour l'instant. Un travail plus étendu, plus systématique et plus fouillé est, par conséquent, nécessaire.

## Bibliographie

1. Atoui, B., 1998, *Toponymie et espace en Algérie*, éditions de l'Institut National de Cartographie, Alger.
2. Barbéris, J.-M., 2007, « Nommer la rue en interaction orale : conflits sur les mots et conflits sur le sens », In *Les codes de la ville. Cultures, langues et formes d'expressions urbaines*, sous la direction de Christine Bierbachet et Thierry Bulot, L'Harmattan, pp. 77-110.
3. Hénault, A., 2008, « Image et texte au regard de la sémiotique » in *Le français aujourd'hui*, n° 161, volume 2, Armand Colin éditions, pp. 11-20.
4. Kahlouche, R., 1999, « La dénomination/redénomination : Un lieu de conflit identitaire » in *Noms et re-noms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*, s/d de Salih Akin, collection Dyalang, publication de l'Université de Rouen, CNRS, pp. 183-188.
5. Lajarge, R. & Moïse, C., 2005, « Enseignes commerciales, traces et transition urbaine. Quartier de Figuerolles, Montpellier », in *Revue de l'Université de Moncton*, 36(1), pp. 97-127.
6. Consultable en libre accès sur : <https://doi.org/10.7202/011990ar>
7. Morsly, D., 1983, « Histoire et toponymie, conquête et pouvoir » In *Voyages en langues et littératures*, Office des Publications Universitaires, Alger, pp.233-244.



8. Robillard (de), D., 2005, « Quand les langues font le mur lorsque les murs font peut-être les langues : *Mobilis in mobile*, ou la linguistique de Nemo » in *Revue de l'Université de Moncton*, 36(1), pp. 129–156.
9. Consultable en libre accès sur : <https://doi.org/10.7202/011991ar>
10. Seghir, A., 2016, « Football, religion et peintures murales : trois principaux jalons du combat identitaire à Bejaia » in *Revue Algérienne des Sciences du Langage*, n° 1, pp. 57-73.
11. Siblot, P., 2006, « La bataille des noms de rues d'Alger. Discours et idéologie d'une toponymie coloniale » In *Cahiers de Sociolinguistique n ° 11*, « *Noms propres, dynamiques identitaires et sociolinguistique* », sous la direction de Francis Manzano, éditions Presses Universitaires de Renne, pp. 145-174.
12. Siblot, P., 2007, « La composante déictique des catégorisations lexicales » In *l'acte de nommer : une dynamique entre langues et discours*, Editions Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 25-38.
13. Taleb-Ibrahimi, Kh., 2002, « Entre toponymie et langage, balades dans l'Alger plurilingue. Les enseignes des rues de notre ville » in *Insaniyat*, n° 17-18, pp. 9-15.
14. Tidjet M., 2013, *La patronymie dans les daïra de Timezrit, Sidi-Aich et Chemini : étude morphologique et sémantique*, Doctorat es sciences en Langue et Culture Amazighes, Université Mouloud Mammeri, Tizi-Ouzou.
15. Tidjet, M., 2020, « statut de tamazight : du déni à la folklorisation des acquis » in *Multiculturalisme et unité nationale des langues et des cultures en Algérie : de l'unité dans la diversité*, ouvrage collectif édité s/d de Dourari A. et Taleb Ibrahimi Kh., Alger, pp. 31-43.

---

<sup>1</sup> C'est juste ma propre impression, un constat empirique que je ne peux pas étayer avec des données établies scientifiquement par une étude systématique du terrain, le phénomène n'ayant pas été étudié à ma connaissance.

<sup>2</sup> Pour l'essentiel, ce ne sont pas les comités de villages déjà existants qui ont assumé ce rôle, mais de nouvelles structures improvisées spécifiquement pour assumer cette tâche. Ils composées, en majorité, pour ne pas dire la totalité, par de jeunes volontaires autoproclamés représentants de leurs villages, ou de leurs quartiers pour les villes.

<sup>3</sup> Il est probable que, par moments où dans certaines situations, le décideur laisse le choix à l'exécutant, d'où découlent les situations comme celle que nous avons remarquée à *La Place du Printemps Noir*.

<sup>4</sup> Notation usuelle : un système de notation du kabyle, élaboré durant la période coloniale par les pères blancs, et utilisé dans les publications du Fichier de Documentation Berbère. Il a été plusieurs fois retouché après l'indépendance. Il a d'abord été amélioré par Mouloud Mammeri dans le cadre des cours qu'il dispensait à la faculté centrale d'Alger avant de le publier sous forme de manuel de grammaire, rédigé en français une première fois et en tamazight un peu plus tard. C'est cette dernière version qui est utilisée pour introduire tamazight dans le système éducatif algérien. Des correctifs lui ont été apportés dans le cadre de réunions initiées par l'INALCO (Paris), durant les années quatre-vingt-dix, entre des praticiens et des linguistes du domaine. En 2005, un groupe d'enseignants du département de Langue et Culture Amazighes de Bejaia ont regroupé les différentes recommandations, en tenant compte des pratiques réelles de notations de tamazight, dans un petit livret intitulé *tira n tmaziyt*. Il a encore été revu en 2010, dans le cadre d'une réunion d'enseignants des trois DLCA existant à l'époque, initiée par le HCA. Malgré toutes ces retouches, la pratique de l'écrit de tamazight en caractères latins n'est pas totalement homogène. Des différences subsistent toujours entre les utilisateurs.

<sup>5</sup> Les Kabyles ont toujours utilisé les tribunes offertes pendant les rencontres sportives, surtout de football, pour exprimer ouvertement leurs revendications identitaires, depuis la période du partis unique jusqu'à nos jours, y compris en présence du président Boumediene, le président le plus craint de l'Algérie indépendante. « Connaissant le pouvoir persuasif du football et des peintures murales, les Kabyles de Bejaia les exploitent, d'après mes constatations sur le terrain, pour rendre plus visibles leurs revendications linguistiques ou socioculturelles » (Seghir, 2016 : 58). A signaler qu'il fut un temps où c'était la seule tribune où on pouvait s'exprimer sur l'identité amazighe sans risque d'être arrêté.

---

<sup>6</sup> Ce que j'avance ici, je le fait en connaissance de cause, après des expériences que j'ai eu à vivre. En effet, j'ai été personnellement contacté, en tant que spécialiste, supposé, de la langue amazighe, par une multitude de responsables (ministères, wilayas, directions régionales d'entreprises, centres de recherches...) pour leur proposer « l'écriture en tamazight d'une quelconque dénomination », et quand je les interroge sur les caractères à utiliser (latins ou *tifnaghs*), ils répondent invariablement : « non non ! ce qu'on veut c'est tamazight, pas du français ». Quand il m'arrive de tenter d'expliquer que la notation en latin est aussi du *tamazight*, qu'il ne s'agit là que de caractères et non de la langue, la réponse et aussi souvent la même, invariable d'un responsable à un autre : « on veut cette écriture-là de tamazight, comment on l'appelle déjà ? ».

<sup>7</sup> Le wali et le chef de daïra sont des supérieurs hiérarchique du maire en dépit et malgré que ce soit l' élu alors qu'eux ne sont que des représentants administratifs désignés (ils représentent le pouvoir exécutif).

<sup>8</sup> « même, si ce fait n'est pas fréquent dans notre corpus, il est intéressant de le noter car il nous permet de mettre en évidence la capacité des *citoyens* à imaginer des solutions qui ne se plient pas aux normes imposées » (Taleb-Ibrahimi, 2002 : 12), c'est nous qui avons mis *citoyen* en remplacement de *citadins algérois* dans le texte d'origine.

<sup>9</sup> Ce terme n'est pas un mot du langage commun mais une création néologique. Il est forgé sur le radical *ečč*,

<sup>10</sup> Pour notre cas, lire *la ville* en lieu et place de *le quartier*.